

## Tous les chemins mènent au ciel

Toute sa vie, Mme Foster avait souffert d'une crainte presque pathologique de manquer le train, l'avion, le bateau, ou même le lever du rideau au théâtre. Mis à part cette hantise, ce n'était pas une femme particulièrement nerveuse. Seule la pensée d'être en retard la mettait dans un état tel qu'elle en conservait un tic. Un tout petit muscle, au coin de l'œil gauche, se mettait à sauter, ce qui lui donnait l'air de cligner constamment de l'œil. Et cela ne voulait jamais s'arrêter avant le départ, départ sans histoire, du train, du bateau, etc. Et cela durait encore près d'une heure après qu'elle eut pris le moyen de transport en question.

Il est extraordinaire de constater comme, chez certaines personnes, la peur de manquer un train peut dégénérer en obsession. Une demi-heure au moins avant le moment de quitter la maison pour aller à la gare, Mme Foster sortait de l'ascenseur, prête à partir, avec son chapeau, son manteau et ses gants. Incapable de s'asseoir, elle voletait de chambre en chambre jusqu'à l'apparition de son mari dont la voix calme et sèche suggérait que c'était peut-être bien le moment de partir.

M. Foster avait certainement des raisons d'être irrité par les manies de sa femme, mais il n'avait pas

M. Eugène Foster, qui était âgé de près de soixante-dix ans, vivait avec sa femme dans une maison de six étages, dans la 62<sup>e</sup> Rue, et ils avaient quatre domestiques. L'endroit était plutôt morne et ils recevaient peu de visites. Mais, le matin de janvier qui nous occupe, la maison s'était animée soudain et il y régnait un considérable remue-ménage. Une servante déposait des housses dans toutes les chambres tandis qu'une autre en revêtait les meubles. Le maître d'hôtel descendait des valises qui allaient s'entasser au milieu du vestibule. La cuisinière allait et venait pour donner des instructions au maître d'hôtel. Mme Foster, elle, dans son manteau de fourrure démodé, son chapeau noir haut perché, courait de pièce en pièce, en prétendant surveiller les opérations. En réalité, elle était incapable de penser à autre chose qu'à cet avion qu'elle allait manquer si son mari ne sortait pas bientôt de son cabinet de travail, prêt à partir.

- Quelle heure est-il, Walker? demanda-t-elle au maître d'hôtel qui traversait le vestibule.

- Dix heures moins vingt, madame.

- Et la voiture? Elle est là?

- Oui, madame, elle vous attend. Je suis en train d'y mettre vos bagages.

- Il faut une bonne heure pour aller à Idlewild, dit-elle. Mon avion décolle à onze heures et il faut que j'y

d'excuse à augmenter ses tortures en la faisant attendre sans nécessité.

Remarquez bien qu'il ne le faisait peut-être pas tout à fait à dessein, mais la chose se répétait avec une telle régularité qu'il était difficile de ne pas le soupçonner de le faire exprès. Et pourtant, la pauvre dame n'aurait jamais osé le rappeler à l'ordre ou lui demander simplement de se dépêcher. Elle était trop bien dressée pour cela. Et lui le savait parfaitement. Il devait également savoir que cette façon d'attendre le dernier moment pouvait la mener au bord de l'hystérie. A une ou deux occasions, au cours des dernières années, il avait presque eut l'air de vouloir manquer le train, rien que pour augmenter les souffrances de la pauvre femme.

Dans le cas où le mari serait coupable, son attitude deviendrait doublement irrationnelle car, à l'exception de ce point faible nommé plus haut, Mme Foster avait toujours été une épouse irréprochable. Pendant près de trente années, elle n'avait jamais cessé de se montrer bonne, aimante, serviable. Cela ne faisait aucun doute. Et, quoique très modeste, elle en était consciente. Si bien que, malgré son refus obstiné de croire que M. Foster la tourmentait à dessein, quelques incidents survenus récemment l'avaient contrainte à se poser la question.

2

sois une demi-heure avant, pour les formalités. Je vais être en retard. Je vais être en retard, j'en suis sûre.

- Je crois que vous avez tout votre temps, madame, dit gracieusement le maître d'hôtel. M. Foster sait que vous devez partir à dix heures moins le quart. Vous avez encore cinq minutes.

- Oui, Walker, bien sûr. Mais chargez vite cette voiture, s'il vous plaît.

Elle se mit à faire les cent pas dans le vestibule et chaque fois que le maître d'hôtel repassait, elle lui demandait l'heure. C'était, se disait-elle, le seul avion et elle ne devait pas le rater. Il lui avait fallu de longs mois pour convaincre son mari de la laisser partir. Si elle le manquait, il pourrait encore changer d'avis et lui ordonner de décommander le voyage.

Le plus grave était sa volonté de l'accompagner à l'aéroport pour la voir partir.

- Mon Dieu, dit-elle tout haut, je vais le manquer, je le sais, je le sais.

Le petit muscle de son œil gauche dansait follement. Les yeux, eux, allaient pleurer.

- Quelle heure est-il Walker?

- Dix heures moins dix-huit, madame.

- Ça y est, je vais le manquer! gémit-elle. Mais que fait-il donc?

C'était un voyage très important. Mme Foster allait

3

4

toute seule à Paris pour voir sa fille, sa fille unique qui avait épousé un Français. Mme Foster n'aimait pas énormément son gendre, mais elle adorait sa fille et, de plus, elle mourait d'envie de voir de ses propres yeux ses trois petits-enfants. Elle ne les connaissait que par les nombreuses photos qui lui avait été envoyées et qu'elle avait répandues un peu partout dans la maison. Elle en raffolait et chaque fois qu'une nouvelle photo arrivait, elle l'étudiait longuement, avec amour, tout en cherchant sur les petits visages des traits familiers, cette fameuse ressemblance si agréable à détecter. Et, peu à peu, l'idée de vivre loin de ces enfants était devenue intolérable. Elle ne pouvait plus supporter de ne pas les avoir près d'elle, de ne pas pouvoir les promener, leur offrir des cadeaux, les voir grandir. Elle savait, bien sûr, que c'était plutôt mal, déloyal même, d'avoir de telles pensées tandis que son mari vivait encore. Car, bien qu'il n'y eut plus beaucoup d'activités, il n'aurait jamais consenti à quitter New-York pour s'établir à Paris. C'était déjà un miracle qu'il ait fini par l'autoriser à partir seule, pour six semaines. Mais, oh, mon Dieu, comme elle avait envie de vivre toujours près d'eux!

- Walker, quelle heure est-il?
- Dix heures moins huit, madame.

Au moment même où il parlait, une porte s'ouvrit et M. Foster pénétra dans le vestibule. Il s'arrêta un instant pour regarder fixement son épouse.

Et elle rendit son regard à ce tout petit vieillard encore vert dont le visage à la barbe fleurie ressemblait de façon étonnante à celui d'Andrew Carnegie, sur les vieilles photos.

- Eh bien, dit-il, il est temps de nous mettre en route si vous voulez attraper cet avion!

- Oui, mon cher, oh oui, tout est prêt! La voiture est devant la porte.

- Bien, dit-il.

Et il la regardait toujours attentivement, en dessous. Il avait une façon bizarre de relever la tête pour la secouer rapidement. A cause de cela même, et aussi parce qu'il tenait toujours les mains très haut devant lui, il avait quelque chose d'un écureuil. Oui, on aurait dit un vieil écureuil futé du parc national.

- Voici Walker avec votre manteau, mon cher. Mettez-le.

- Une seconde, dit-il. Je dois encore me laver les mains.

Elle l'attendit et le maître d'hôtel resta près d'elle. Il tenait toujours le manteau et le chapeau.

- Walker, je vais le manquer, n'est-ce pas?

5

6

- Mais non, madame, dit le maître d'hôtel. Tout se passera très bien, vous allez voir.

M. Foster reparut et le maître d'hôtel l'aïda à mettre son pardessus. Mme Foster se précipita hors de la maison et s'engouffra dans la Cadillac qu'ils avaient louée. Son mari la suivit, mais il descendit lentement les marches, s'arrêtant en chemin pour examiner le ciel et renifler l'air froid du matin.

- On dirait du brouillard, dit-il en s'asseyant à côté d'elle dans la voiture. A l'aéroport, cela prend toujours plus d'importance. Cela ne m'étonnerait pas si le vol était déjà supprimé.

- Ne dites pas cela, mon cher! Surtout pas cela, s'il vous plaît.

Et ils ne prononcèrent plus un mot jusqu'au pont de Long Island.

- Tout est arrangé avec les domestiques, dit alors M. Foster. Ils s'en vont tous aujourd'hui. Je leur ai donné leur demi-salaire pour six semaines et j'ai dit à Walker que je lui enverrais un télégramme quand nous aurons de nouveau besoin d'eux.

- Oui, dit-elle. Je sais.

- Je vais à mon club ce soir. Ce sera amusant d'y habiter. Cela me changera.

- Oui, mon cher. Je vous écrirai.

- De temps en temps, je ferai un saut à la maison pour prendre le courrier et pour voir si tout va bien.

7

- N'aurait-il pas mieux valu demander à Walker de rester là et de s'occuper de tout? Demanda-t-elle avec douceur.

- Ce serait stupide. Cela ne servirait à rien. Et en plus, il faudrait alors lui payer tous ses gages.

- Oui, c'est vrai, dit-elle.

- Et puis, on ne sait jamais ce que les gens fabriquent quand on les laisse seuls à la maison, déclara M. Foster.

Là-dessus, il sortit un cigare et, après en avoir coupé le bout avec des ciseaux d'argent, il l'alluma avec un briquet en or.

Elle demeurait immobile, les mains crispées sous le plaid.

- M'écrirez-vous? demanda-t-elle.

- Je verrai, dit-il. Mais j'en doute. Vous savez bien que je ne tiens pas beaucoup aux lettres, à moins qu'il n'y ait quelque chose de très important à dire.

- Oui, mon cher, je sais. Cela ne fait rien.

Ils roulaient le long du Queens Boulevard. Puis, aux abords de la région plate et marécageuse où est construit Idlewild, le brouillard s'épaissit et la voiture dut ralentir.

- Oh, mon cher! S'écria Mme Foster. Je vais le rater cette fois-ci, c'est sûr! Quelle heure est-il?

- Pourquoi tout ce bruit? dit le vieil homme. Ils vont annuler le vol, de toute manière. Ils ne décollent

8

jamais par un temps pareil. Je ne vois vraiment pas pourquoi nous avons pris la peine de venir jusqu'ici.

Sans en être tout à fait certaine, elle crut entendre dans sa voix une intonation nouvelle. Elle se tourna pour voir. Mais il était difficile de constater le moindre changement d'expression sous tous ces poils de barbe. On ne voyait jamais la bouche. Les yeux, eux, ne trahissaient jamais rien, sauf, quelquefois, de la colère.

- Naturellement, poursuivit-il, s'il part quand même, je suis d'accord avec vous, vous l'aurez certainement raté cette fois-ci. Il faudrait vous y résigner.

Par la fenêtre, elle scruta le brouillard. Il semblait s'épaissir à mesure que l'heure passait. Elle distinguait à peine le peu de prairie qui bordait la route. En même temps, elle sentait le regard de son mari peser sur elle. Alors, elle se tourna de nouveau vers lui et, cette fois-ci, elle constata avec une sorte d'horreur qu'il fixait avec attention le coin de son œil gauche où sautait le petit muscle.

- Comprenez-vous? demanda-t-il.

- Comprendre quoi?

- Que vous l'avez manqué s'il part. Nous ne pouvons pas rouler plus vite dans cette saloperie.

Après quoi il ne lui adressa plus la parole. La voiture avançait en rampant. La lampe jaune du chauffeur fouillait le bord de la route.

9

- Au revoir, mon cher, dit Mme Foster en se penchant pour embrasser son mari du bout des lèvres sur la broussaille grise de ses joues.

- Au revoir, répondit-il. Et bon voyage.

La voiture s'éloigna et Mme Foster demeura seule.

Le reste de la journée fut pour elle comme un cauchemar. Elle allait passer tout ce temps assise sur un banc, non loin des guichets, se levant toutes les demi-heures pour demander à l'employé si la situation avait changé. Et pour recevoir toujours la même réponse: qu'elle devait patienter encore, car le brouillard pouvait se lever à tout instant. Après six heures du soir enfin, les haut-parleurs annoncèrent que le vol était reporté au lendemain matin, à onze heures.

À cette nouvelle, Mme Foster demeura sur son banc, désespérée. Elle passa près d'une autre demi-heure à se demander ce qu'elle allait faire. L'idée de quitter l'aéroport lui faisait horreur. Elle n'avait pas envie de voir son mari. Elle était terrifiée à l'idée qu'il puisse, d'une manière ou d'une autre, réussir à l'empêcher de partir pour la France. Elle eût préféré passer la nuit là où elle était, sur ce banc. Ce serait plus sûr. Mais elle était trop fatiguée, et puis, la chose serait ridicule pour une dame de son âge. Elle se leva donc péniblement et se dirigea vers une cabine téléphonique.

Son mari, qui était sur le point de se rendre à son club, lui répondit lui-même. Elle lui raconta sa journée et lui demanda si les domestiques étaient encore là.

11

D'autres lumières, blanches et jaunes, surgissaient dans le brouillard. L'une d'elles était particulièrement brillante et semblait les suivre pas à pas.

Soudain, la voiture s'arrêta.

- Voilà! s'écria M. Foster. Nous sommes bloqués. Je le savais.

- Non, monsieur, dit le chauffeur en se retournant. Nous sommes arrivés. C'est l'aéroport.

Sans un mot, Mme Foster bondit dehors et se précipita vers l'entrée. À l'intérieur, il y avait une foule de gens. Des passagers déçus, pour la plupart, qui se pressaient autour des guichets. Elle se fraya un chemin au milieu d'eux, puis s'adressa à un employé.

- Oui, madame, dit-il. Votre vol est remis à plus tard. Mais ne partez pas surtout. Le temps peut s'éclaircir d'un moment à l'autre.

Elle retourna auprès de son mari qui était toujours dans la voiture et l'informa.

- Il n'y a plus de raison que vous attendiez mon cher, dit-elle.

- Je n'attendrai pas, répondit-il. Du moins, si le chauffeur peut me ramener. Pouvez-vous me ramener, chauffeur?

- Je pense bien, dit l'homme.

- Avez-vous sorti les bagages?

- Oui, monsieur.

10

- Ils sont tous partis, dit-il.

- Dans ce cas, mon cher, je vais prendre une chambre pour la nuit, dans un hôtel. Ne vous inquiétez pas.

- Ce serait une folie, dit-il. Vous avez une grande maison ici. Vous en disposez. Pourquoi n'en profiteriez-vous pas?

- Mais mon cher, la maison est vide.

- Je resterai avec vous.

- Il n'y a rien à manger.

- Eh bien, mangez avant de rentrer. Ne soyez donc pas stupide! On dirait que vous voulez faire un drame de tout.

- Oui, dit-elle docilement. Excusez-moi. Je mangerai un sandwich avant de rentrer.

Dehors, le brouillard était moins épais, mais le parcours en taxi fut long et il était tard lorsqu'elle retrouva sa maison de la 62<sup>e</sup> Rue.

À son arrivée, le mari sortit de son cabinet de travail.

- Eh bien, fit-il, debout dans l'encadrement de la porte, comment était Paris?

- Nous partons à onze heures demain matin, répondit-elle. C'est sûr.

- Vous voulez dire si le brouillard se lève.

- C'est en bonne voie, il y a du vent.

- Vous paraissez fatiguée. Vous avez dû passer un moment difficile.

12

<p>- Cela n'a pas été drôle, en effet. Je pense que je vais me coucher tout de suite.</p> <p>- J'ai demandé une voiture pour demain matin, dit-il. Pour neuf heures.</p> <p>- Oh, merci, mon cher. Mais j'espère que vous n'allez pas prendre la peine de refaire tout ce chemin pour me voir partir.</p> <p>- Non, dit-il posément. Je ne crois pas. Mais vous pourriez peut-être me déposer au club, en route.</p> <p>Elle le regarda. Il était loin, étrangement loin d'elle, comme sur une autre rive. Il était si loin et si petit tout à coup qu'il lui était devenu impossible de savoir au juste ce qu'il faisait, ce qu'il pensait ou même qui il était.</p> <p>- Le club n'est pas sur le chemin de l'aéroport, dit-elle.</p> <p>- Mais vous aurez tout votre temps, ma chère. Vous ne voulez pas me déposer au club?</p> <p>- Mais si, bien sûr que si.</p> <p>- Parfait. À demain matin alors!</p> <p>Elle monta dans sa chambre, au troisième. La journée avait été épuisante et elle s'endormit aussitôt.</p> <p>Le lendemain, Mme Foster se leva très tôt. À huit heures et demie, elle était dans le vestibule, prête à partir.</p> <p>Peu après neuf heures, M. Foster apparut.</p> <p>- Avez-vous préparé du café? demanda-t-il.</p> <p style="text-align: right;">13</p>	<p>- Mais non, mon cher. J'ai pensé que vous prendriez votre petit déjeuner au club. La voiture est là, je suis prête.</p> <p>Ils étaient dans le vestibule qui semblait être depuis quelque temps leur unique lieu de rencontre. Elle avec son manteau, son chapeau et son sac, lui dans une étrange redingote aux revers montants.</p> <p>- Et vos bagages?</p> <p>- Ils sont à l'aéroport.</p> <p>- Ah oui, dit-il. Bien sûr. Il faut que nous partions rapidement si vous voulez me déposer au club, n'est-ce pas?</p> <p>- Oh oui! s'écria-t-elle.</p> <p>- Je vais seulement chercher mes cigares. J'en ai pour une seconde. Montez dans la voiture.</p> <p>Machinalement, elle se dirigea vers l'endroit où attendait le chauffeur.</p> <p>- Quelle heure est-il? lui demanda-t-elle lorsqu'il lui ouvrit la porte.</p> <p>- Il va être neuf heures un quart, madame.</p> <p>M. Foster revint au bout de cinq minutes. Elle le regarda descendre lentement les marches. Dans le pantalon en tuyau de pipe, ses jambes ressemblaient des pattes de chèvres. Comme la veille, il s'arrêta à mi-chemin pour humer l'air et examiner le ciel. Le temps n'était pas encore tout à fait clair, mais un rayon de soleil filtrait à travers la brume.</p> <p style="text-align: right;">14</p>
<p>- Vous aurez peut-être plus de chance aujourd'hui, dit-il en s'installant à côté d'elle dans la voiture.</p> <p>- Vite, s'il vous plaît, dit-elle au chauffeur. Ne vous en faites pas pour le plaid, je vais l'arranger. Partons vite! Je suis en retard!</p> <p>L'homme se mit au volant et la voiture démarra.</p> <p>- Un instant, dit alors M. Foster. Arrêtez un instant, chauffeur, s'il vous plaît.</p> <p>- Qu'y a-t-il, mon cher, fit-elle en le voyant fouiller les poches de son pardessus.</p> <p>- C'était un cadeau pour Ellen, dit-il. Mais où peut-il bien être? Je l'avais pourtant à la main en descendant, j'en suis sûr.</p> <p>- Quel cadeau? Je ne vous ai rien vu porter.</p> <p>- Un petit paquet blanc. J'avais oublié de vous le donner hier. Je ne voudrais pas l'oublier aujourd'hui.</p> <p>- Un petit paquet? s'écria Mme Foster. Je n'ai jamais vu de petit paquet!</p> <p>Elle se mit à explorer frénétiquement l'arrière de la voiture.</p> <p>Son mari continuait à faire le tour des poches de son manteau. Puis, il passa aux poches de sa veste.</p> <p>- C'est incompréhensible, dit-il. Je dois l'avoir laissé dans ma chambre. Je n'en ai que pour quelques secondes.</p> <p>- Oh, je vous en supplie! s'écria-t-elle. Nous n'avons pas le temps. Laissez cela, je vous en prie.</p> <p style="text-align: right;">15</p>	<p>Vous pourrez l'envoyer. C'est sûrement encore un de ces peignes. Vous lui offrez toujours des peignes.</p> <p>- Et que reprochez-vous aux peignes, puis-je le savoir? Dit-il, furieux que, pour une fois, elle se soit laissée aller.</p> <p>- Rien, mon cher, mais...</p> <p>- Restez où vous êtes, ordonna-t-il. Je vais le chercher.</p> <p>- Faites vite, mon cher, je vous en supplie!</p> <p>Puis elle resta immobile et attendit et attendit...</p> <p>- Chauffeur, quelle heure est-il?</p> <p>L'homme consulta sa montre-bracelet.</p> <p>- Ça va faire neuf heures et demie.</p> <p>- Pouvons-nous arriver à l'aéroport en une heure?</p> <p>- Tout juste.</p> <p>À ce moment, Mme Foster aperçut le coin de quelque chose de blanc coincé dans la fente du siège, du côté de la place de son mari. Elle s'en saisit et retira une petite boîte enveloppée de papier. Elle ne put s'empêcher de constater que la chose avait été enfoncée fermement, comme si une main y avait contribué.</p> <p>- Le voilà, s'écria-t-elle. Je l'ai retrouvé! Oh, et mon mari qui est en train de le chercher en haut!</p> <p>Chauffeur, montez vite, dites-lui de descendre, je vous en prie!</p> <p>Le chauffeur, avec sa petite bouche rebelle d'Irlandais, se moquait pas mal de leurs histoires.</p> <p style="text-align: right;">16</p>

Il sortit néanmoins de sa voiture et monta les marches jusqu'à la porte d'entrée. Puis il revint sur ses pas.

- La porte est fermée, annonça-t-il. Vous avez une clef?

- Oui, une seconde!

Et elle se mit à chercher follement dans son sac. Son petit visage était tendu d'anxiété, sa lippe pendait comme un bec.

- La voilà! Non, j'irai moi-même. Ce sera plus vite fait. Je sais où le trouver.

Elle se précipita hors de la voiture et escalada les marches, la clef à la main. Elle introduisit la clef dans la serrure, elle allait la tourner - lorsque tout à coup elle s'arrêta. Sa tête se dressa pour se figer, tout son corps devint immobile. Elle attendit ainsi, cinq, six, sept, huit, neuf, dix secondes. À la manière tendue dont elle se tenait là, on aurait dit qu'elle écoutait, qu'elle attendait en retenant son souffle la répétition d'un bruit perçu à l'instant et qui provenait du fond lointain de la maison.

Oui, - il était certain qu'elle écoutait. Tout en elle figurait l'écoute. À présent, elle semblait approcher une de ses oreilles plus près de la porte. Elle était maintenant tout contre la porte, son oreille s'y collait. Elle se tenait là, la clef à la main, l'air de vouloir entrer, mais qui n'entraît point. Elle semblait, au contraire, vouloir mieux entendre et identifier les sons

17

Paris venait à elle. Ses yeux brillaient toujours. Elle se sentait plus forte que jamais, et même étrangement fière d'elle-même. Tout ce qui venait de se produire lui coupait un peu le souffle. Elle n'en revenait pas. Mais, à mesure que l'avion s'éloignait de New York et de la 62<sup>e</sup> Rue, une sensation de grand calme envahissait toute sa personne. Et au moment d'atterrir à Paris elle se sentait forte, sûre d'elle, d'un calme admirable.

Elle fit la connaissance de ses petits-enfants. En chair et en os, ils étaient encore cent fois plus beaux qu'en photo. C'étaient des anges, de vrais petits anges. Tous les jours, elle les promenait, les bourrait de sucreries, leur achetait des cadeaux et leur racontait de charmantes histoires.

Une fois par semaine, elle écrivait à son mari. Une longue lettre affectueuse, pleine de bavardages, et qui se terminait toujours par ces mots:

- Soyez gentil, prenez vos repas régulièrement, mon cher, car cela m'inquiète que vous ne puissiez pas le faire en mon absence.

Au bout de six semaines, tout le monde était triste de la voir repartir pour New York. C'est-à-dire, tout le monde, à l'exception d'elle-même. Elle paraissait même étrangement détendue au moment de faire ses adieux, et, dans toute sa manière d'être, quelque chose laissait entrevoir la possibilité d'un retour dans un temps pas trop lointain.

19

qui lui parvenaient faiblement de l'intérieur de la maison.

Puis, soudain, elle se ranima. Elle retira la clef et redescendit les marches en courant.

- Il est trop tard! cria-t-elle. Je ne peux plus attendre, je vais manquer mon avion! Vite, chauffeur, faites vite! À l'aéroport!

Si le chauffeur l'avait regardée avec plus d'attention, il aurait vu que son visage était devenu tout blanc et que son expression n'était plus du tout la même. Elle avait perdu son petit air béat. Une étrange dureté venait de s'emparer de tous ses traits. La bouche, si molle d'habitude, était maintenant pincée, les yeux brillaient et la voix, lorsqu'elle retentit, sonnait avec plus d'autorité.

- Vite chauffeur, dépêchez-vous!

- Votre mari ne part donc pas avec vous? fit l'homme, étonné.

- Bien sûr que non! J'allais seulement le déposer à son club. Cela ne fait rien. Il comprendra. Il se débrouillera. Allez, allez! J'ai un avion à prendre, pour Paris!

Harcelé par Mme Foster, l'homme accéléra, ils atteignirent l'aéroport en un temps record et Mme Foster prit son avion avec cinq minutes d'avance. Peu après, au-dessus de l'Atlantique, blottie dans son fauteuil, elle écoutait le ronron des moteurs.

18

Cependant, en épouse fidèle, elle ne dépassa pas le temps convenu. Six semaines exactement après son arrivée, elle envoya un télégramme à son mari. Et, aussitôt après, elle prit l'avion pour New York.

Arrivée à Idlewild, Mme Foster constata qu'aucune voiture n'était venue l'attendre. On eût pu, à ce moment, lui trouver un petit air plutôt amusé. Mais elle garda tout son sang-froid et ne bouscula même pas le porteur qui l'aida à mettre ses bagages dans un taxi.

Il faisait plus froid à New York qu'à Paris et les trottoirs étaient bordés de neige sale. Le taxi s'arrêta devant la maison de la 62<sup>e</sup> Rue et Mme Foster pria le chauffeur de lui monter ses deux grandes valises en haut des marches qui menaient à la porte d'entrée. Puis, elle le paya et tira la sonnette. Il n'y eut pas de réponse. Elle attendit avant de sonner une seconde fois. Elle put entendre, du fond de la maison, le tintement strident de la sonnerie. Mais personne ne vint.

Elle prit alors sa clef et ouvrit elle-même la porte. La première chose qu'elle vit en entrant fut l'impressionnante pile de courrier tombé à même le sol après avoir été glissé par la fente. Tout était sombre et froid. Une housse drapait encore la pendule ancestrale. En dépit du froid, l'atmosphère était étrangement lourde, chargée d'une odeur inconnue.

20

Mme Foster traversa rapidement le vestibule pour s'engouffrer dans un coin sombre, à gauche. Il y avait dans sa façon d'agir quelque chose de délibéré, d'organisé. Elle avait l'air de quelqu'un qui contrôle un rumeur, qui confirme un soupçon. Et lorsque, au bout de quelques secondes, elle reparut, une petite lueur de satisfaction se lisait sur son visage.

Elle s'arrêta au milieu du vestibule, comme pour réfléchir. Puis, soudain, elle revint sur ses pas et pénétra dans le cabinet de travail de son mari. Sur le bureau, elle prit le carnet d'adresses et, après l'avoir consulté, elle saisit le téléphone et composa un numéro.

- Allô, dit-elle, ici le 9 de la 62<sup>e</sup> Rue. Oui, c'est cela. Pourriez-vous m'envoyer quelqu'un le plus tôt possible? Oui, on dirait qu'il est coincé entre le second et le troisième. C'est du moins ce qu'indique le tableau... Tout de suite? Oh, merci, vous êtes gentil. Vous savez, je n'ai plus d'assez bonnes jambes pour grimper tant d'étages. Merci beaucoup. Au revoir!

Elle reposa l'écouteur et s'assit devant le bureau de son mari pour attendre patiemment l'homme qui allait venir réparer l'ascenseur.

**ROALD DAHL,**  
*Coup de gigot et autres histoires à faire peur,*  
Folio Junior nn°1181

21

E. Le fait-il exprès? Justifie.

.....  
 .....  
 .....  
 .....

F. Lors de leur deuxième départ pour l'aéroport, un événement inattendu se produit. Lequel?

.....  
 .....

G. Les personnages sont-ils riches ou pauvres? Justifie.

.....  
 .....

H. Peut-on dire que la dame a assassiné son mari? Pourquoi?

.....  
 .....

I. Quel était son mobile?

.....  
 .....

23

### Questionnaire

1. Crée la couverture de ce livre en suivant les indications de la page 41 de ta partie tâches - problèmes. Découpe les pages du texte "Tous les chemins mènent au ciel", classe-les dans le bon ordre et insère-les dans ta couverture. Agrafe le tout.

2. Réponds aux questions suivantes par des phrases complètes:

A. Qui sont les deux personnages principaux?

.....  
 .....

B. Quelle est la particularité de la dame?

.....  
 .....

C. Où désire-t-elle aller? Pourquoi?

.....  
 .....

D. Qu'est-ce qui la dérange chez son époux?

.....  
 .....

22

J. Pourquoi ce qu'elle écrit à son mari peut-il sembler ironique?

.....  
 .....  
 .....

K. Si tu étais un policier chargé d'élucider les circonstances de la mort de M. Foster, quels éléments pourraient éventuellement te conduire au coupable?

.....  
 .....  
 .....

L. Quels éléments plaideraient en faveur de la veuve?

.....  
 .....  
 .....

24